

# MONT-DE-MARSAN VILLE A VIVRE : LOISIRS, SPORTS, TRADITIONS

VILLE DE GARNISON, VILLE D'ÉTAPE SUR LE CHEMIN DE L'ESPAGNE, VILLE ADMINISTRATIVE, MONT-DE-MARSAN EST AUSSI UNE VILLE GASCONNE PAR ESSENCE. UNE VILLE DU SUD OÙ IL FAIT « BON VIVRE ».

## ■ LES SPECTACLES

### Les animations extérieures

Les cirques passaient et repassaient par Mont-de-Marsan comme celui du grand Rancy qui s'arrêta du 3 au 5 octobre 1910. Rancy proposait un programme qu'il qualifiait d' « *unique au monde* » : des lions marins et phoques, Baghonghi nain écuyer de 60 cm pour 18 kg, les clowns Titi et Toto, Henry Waldorff qui portait dix hommes sur sa tête, et le clou du spectacle présenté par Alphonse Rancy lui-même: un manège de huit superbes pur-sang arabes !

Les petites troupes et convois de moindre importance étaient aussi les bienvenus dans la capitale landaise. En avril 1895, Paul Jot, artiste lyrique, et son compagnon Jean Loubet, s'y produisirent. La même année, Manuel Téjon, chanteur ambulant, fit de même le 14 juin.

Il y avait aussi des artistes de foires, lutteurs, montreurs d'ours ou magiciens locaux, restés dans les mémoires grâce à leurs dons exceptionnels. Par exemple, Francis Donan, dit Francillon (1828-1889), était doué d'une force herculéenne. A Mont-de-Marsan, en 1862, il mit plusieurs fois à terre un ours blanc...

Le 6 octobre 1905, le cirque Buffalo Bill, pour une seule journée à Mont-de-Marsan, immortalisa une fois encore la bataille de Little Big Horn.

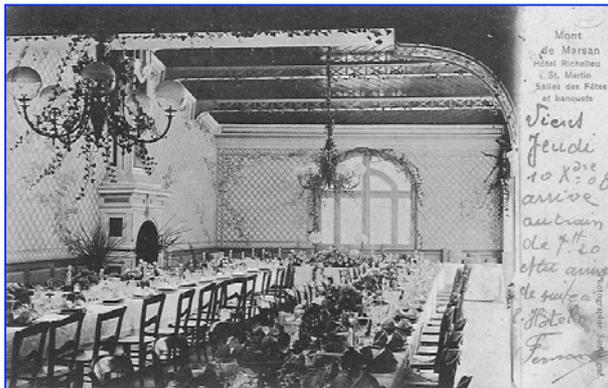
### Les lieux d'animations montois

Le théâtre<sup>1</sup> était un lieu apprécié des Montois pour venir se divertir. On y présentait régulièrement des concerts de l'orchestre symphonique montois, des chœurs d'amateurs de la ville mais aussi du célèbre pianiste landais, Francis Planté.



<sup>1</sup> Cf partie « *Mont-de-Marsan ville préfecture* ».

On y voyait aussi des pièces, avec des artistes renommés comme Mme Maria Favart de la Comédie Française qui, en 1891, joua « *La joie fait peur* ». D'autres moins célèbres, comme cette affiche du 12 mars 1900 qui proposait « *Mademoiselle Cilot ou les gaietés du bataillon* », où un certain Charly's fit ses grands débuts. En 1884 on peut noter les débuts d'une troupe d'amateurs montois qui s'était constituée sous le titre de la *Jeunesse théâtrale*. Pendant l'entre-deux-guerres, le docteur d'Uzer créa la troupe locale des *Genets d'or*.



A Mont-de-Marsan on dansait tout l'hiver la polka et la scottish dans la salle du restaurant de Bel Air.

Le Divan était lui aussi un établissement bien connu. Un jeune peintre local, Jean-Henri Tayan, l'avait décoré en 1877 avant de connaître une certaine gloire à Paris et de revenir au bord de la Midouze. Lieu populaire et mondain proposant des spectacles de café-concert, on y applaudit en 1905 Maletto, vedette des Bouffes Parisiens.

Place Saint-Roch, M. Salzado tenait une salle très active puisque le 20 février 1911 elle présenta *l'Abbé Constantin*, *Mam'zelle Nitouche*, opérette en quatre actes, et la *Périscole* d'Offenbach.

C'est le temps où le cinématographe fait son apparition. L'invention connut un engouement extraordinaire, forçant le Préfet à prendre un arrêté interdisant de montrer des scènes contraires à la morale. Place Saint-Roch, le cinéma ambulant n'en proposait pas de telles.

**Ils ont dit**

« Je serai très obligé à M. Le directeur de vouloir faire paraître l'entrefilet suivant dans le numéro d'aujourd'hui : Pour répondre aux réclamations d'une partie des clients du café Divan, je viens d'engager les frères Milton's, clowns excentriques, originaux, diaboliques, qui feront leurs débuts ce soir samedi. J'ose espérer que l'intelligent et bon public de Mont-de-Marsan voudra comme

Les animations musicales

Les fanfares étaient des lieux de vie des plus familiaux, au sein desquelles les pères et les fils jouaient parfois côte à côte. Elles étaient souvent présidées par un notable du coin.



L'orphéon de l'Union Montoise, dirigé par J. Duprat, obtient son titre de gloire en remportant le concours international de Montluçon (Allier) en 1910. L'harmonie des écoles laïques, la musique militaire et celle des Pompiers sont aussi à l'honneur.

A partir de 1891,



la musique du 34<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie donna un concert de 15h à 16h au jardin de la Pépinière, les dimanches et jeudis, alors qu'au 14 juillet 1900, elle se partagea les applaudissements des Montois avec celle des sapeurs-pompiers. Ces groupes musicaux rythmaient les fêtes et les cérémonies, les visites officielles et les inaugurations, elles participaient aux foires, aux fêtes patronales...

En 1887, le Quatuor montois donna un concert de charité.

## ■ LES FÊTES

Il existait de nombreuses occasions pour les Montois de faire la fête : 14 juillet, réception de personnalité, patronage, fêtes de quartiers...

Les passages par Mont-de-Marsan de personnalités donnaient lieu à des fêtes importantes<sup>2</sup> : Louis de Toscane en 1801, l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine en 1808, Napoléon III et Eugénie en 1859, les Présidents de la république Sadi Carnot et Poincaré respectivement en 1891 et 1913...

### *Ils ont dit*

« A Mont-de-Marsan, passage en revue sur la place du Lycée des pompiers qui remettent le drapeau au capitaine Tassinio à 9 h 30, jeux sur la Midouze, rien de plus pittoresque et plus coloré que ce spectacle. Soir, illumination à la Préfecture, au lycée, à l'Hôtel de ville et au théâtre. Partout des

Comme chaque année, en 1884 se déroulèrent les fêtes de Nonères. Les conditions générales, en neuf articles, furent apposées sur des affiches. Illuminé aux feux de Bengale, le passe rue du samedi soir consista en une cavalcade comprenant : un « vaisseau amiral » qui opérait la « prise de la natte » (c'est-à-dire déplumait une belle chinoise de circonstance), un char de diables rouges avec queues à ressort dans leur cage infernale, la fanfare de « Betigny-les-Navets » (groupe de moutards faisant un indicible charivari avec leurs instruments en carton)... Les 7 et 8 eurent lieu des courses avec cornada pour Marin ainsi qu'un bal sur les allées de Bize. Mais les spectacles qui rencontrèrent le plus vif succès furent les courses d'ânes qui occasionnèrent d'interminables rires.

Toujours en 1884, on fêta les Tonneliers lors de la Saint-Michel par une course de novillos et un lancer de ballons en forme de tonneau.

### Les fêtes de la Madeleine

Le 15 octobre 1594, Henry IV confirma la date du 22 juillet pour fêter Sainte Madeleine, patronne de la cité.

En 1884 les fêtes de la Madeleine eurent lieu du 19 au 22 juillet. Le premier jour, la musique du 34<sup>ème</sup> RI et l'Harmonie municipale participèrent à la retraite aux flambeaux. Le lundi soir eut lieu, à la Pépinière, une fête orientale et vénitienne avec concert de ces deux musiques.

### *Ils ont dit*

« Pendant les fêtes de la Madeleine le plaisir devient une loi. »



Les journées furent occupées par des courses landaises et des courses de chevaux ainsi que par la fête foraine qui est un succès grâce au dompteur Pezon et au manège de chevaux de bois. Les fêtes se clôturèrent par un feu d'artifice tiré depuis la place de l'Hôtel de ville<sup>3</sup>.

Celles de 1886 se déroulent du 17 au 20 juillet. Elles donnent lieu à : un passe rue aux flambeaux, des courses landaises, un festival à la Pépinière avec illumination, des courses de vélos et un feu d'artifice.

<sup>2</sup> Cf partie « *Ils sont passés par Mont-de-Marsan* ».

<sup>3</sup> Actuelle place C. de Gaulle.

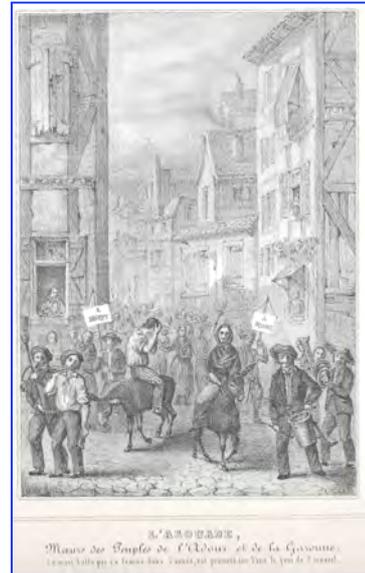
Les fêtes sont l'occasion pour tous les Montois de se retrouver. Ainsi les grandes batailles de confetti de la place Saint-Roch rassemblent aussi bien des filles des champs que des filles du peuple, des femmes du monde, des messieurs, des ouvriers, des paysans...

Les Montois n'hésitent pas non plus à se rendre dans les villages des environs dès qu'il s'agit de faire la fête.

### Les Montois font la fête toute l'année

Les fêtes populaires landaises étaient l'occasion pour les Montois de rompre avec la monotonie quotidienne :

- Feux de Saint-Jean et de Saint-Pierre
- Les « mai<sup>4</sup> » : mâts plantés le 1<sup>er</sup> mai sous les fenêtres du maire par exemple
- Les charivaris<sup>5</sup>
- le *Gui-l'an-neuf*
- Les œufs de Pâques
- La *fête de la Violette* au parc Jean-Rameau en mars
- Jonchée de myrte, de laurier et de fleurs pour la mariée
- Juncade
- Jour de Carnaval
- Mercredi des Cendres
- Promenade de l'âne du mari battu



---

<sup>4</sup> Culte païen du printemps, le mai fleuri honorait la belle que convoitait un amoureux. Depuis la révolution, le mai est associé aux valeurs républicaines et célèbre principalement les nouveaux élus.

<sup>5</sup> L'organisation d'un charivari dépend d'un mariage qui est contraire aux idées de l'époque : vieux veuf qui se remarie à une jeune fille, mariage avec un étranger, mariage préparé à la hâte à cause d'une grossesse...



## ■ LE SPORT

Le rugby que l'on connaît s'appelait dans les années 1880-1914, le football-rugby. Il fleurissait dans les villes et les bourgs en même temps que le vélocipède et le football-association, aujourd'hui le football.

Toutes ces activités physiques rassemblaient des jeunes pour qui le sport était une manière de se retrouver, de voir autre chose. Ils ne s'entraînaient pas, ou bien très rarement. En effet, la plupart n'étaient disponibles que le jour du match, passant le reste du temps dans la forêt à résiner, dans les champs, dans les usines ou à l'école, à une époque où le repos hebdomadaire n'était pas une règle généralisée. La veille de la rencontre, quelques joueurs en même temps arbitres, secrétaires et trésoriers du club, se réunissaient autour d'un verre de vin, et décidaient de la tactique à employer selon l'adversaire. Le lendemain, selon que l'équipe évoluait chez elle ou à l'extérieur, elle se déplaçait à vélo ou en train.

Les exploits des sportifs landais et montois furent relatés dans le journal hebdomadaire des *Landes sportives* qui parut du 7 novembre 1909 jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale.

### Le sport à l'école

Les sports scolaires se pratiquaient sérieusement dans les grandes écoles françaises qui possédaient chacune une équipe.

Le sport a toujours joué un grand rôle dans la vie éducative du Lycée Victor-Duruy. L'Association sportive du Lycée s'appelait « Les Boutons d'Or » ou « *B.O.* ».

C'est en 1898 que l'on vit apparaître au lycée les premiers ballons de rugby, avant même que ne fut créé un club civil dans la ville. Dès les premières années du siècle, on assista à des confrontations amicales avec les équipes des lycées de Bordeaux, Bayonne, Tarbes et Pau.

Les *B.O.* remportèrent le championnat de France interscolaire de 1913.

Les joueurs des *B.O.* furent aussi associés au rugby civil. Lorsque se formèrent les premières équipes locales, les *B.O.* en furent l'ossature.

De très nombreux rugbymen scolaires des *B.O.* se sont ainsi illustrés au sein du Stade Montois ou



Mont-de-Marsan. - Lycée Victor Duruy

même dans d'autres équipes de division nationale.

### Le sport à l'armée

Les sports militaires étaient regroupés au sein du Stade militaire, mis sur pied par le chef de bataillon Massy. En 1910, le stade était présidé par Bernard Daraignez, directeur des services chirurgicaux des Landes et futur maire de Mont-de-marsan (élu en 1912). Outre l'athlétisme, ce club préparait au brevet d'aptitude militaire et d'éducation physique en organisant un grand nombre d'épreuves. En 1912 et 1913, l'équipe du 34<sup>ème</sup> RI fut championne de France militaire.

## Le rugby

Ce fut l'équipe « Les Boutons d'Or » du lycée Victor-Duruy qui donna naissance au Stade Montois auquel elle donna également ses couleurs : jaune et noir. En 1908, au soir d'un match qui avait opposé les Boutons d'Or à l'U.S. Dax, un petit groupe de sportifs se réunit au café Le Divan (quartier général des premiers rugbyemen montois et Café Concert en vogue de l'époque) et décida de la création d'une société sportive. Après deux réunions, l'une au Renaissance et l'autre au Divan, le Stade Montois est né.

Auparavant les « clubs » de rugby montois se créaient pour une durée éphémère. En 1903 « les Volontaires Montois » était un

### ***Ils ont dit***

« Les jeunes gens valides et actifs de la Ville de Mont-de-Marsan sont instamment priés de se rendre jeudi prochain 29 octobre à 8h30 du soir, au Café de la Renaissance.

Le but de cette réunion est le suivant :

- création d'une société sportive
- élaboration des statuts
- constitution de deux équipes d'entraînement au jeu de Football Rugby
- formation de plusieurs sections

club formé de joueurs, toujours scolaires au lycée Victor Duruy, anciens « Boutons d'Or ». Le club « Lous Gats Esquirot » prit ensuite le relais. Il comprenait surtout des personnalités locales (dont Henri Farbos) passionnées de l'ovale et ses joueurs arboraient un maillot noir (par mesure d'économie) orné d'un écureuil jaune. L'autre club montois l'Etoile sportive montoise avait lui aussi son équipe de rugby.

Des débuts difficiles virent longtemps le Stade Montois végéter en séries inférieures du Comité Côte d'Argent. Très concurrencé par la course landaise, le Stade Montois rugby vit ses recettes fondre comme neige au soleil et, en 1910-1911, le club se mit en sommeil. Au problème financier se rajoutait celui de ne pas avoir de terrain correct. Tour à tour les joueurs ont évolué sur le Champ du « Baradé », à la caserne Bosquet sur le champ de manœuvre du 34ème de ligne, sur le champ au « Grand Baquaraillon » (un secteur proche de Barbe d'Or). Les rugbyemen se risquèrent même sur le champ de l'Argenté pourtant coupé en deux par un ruisseau. Pour plus de « confort » ce furent les joueurs eux-même qui aménagèrent le terrain du « Peyrouat ». Celui-ci fut doté d'une cabine destinée au déshabillage, d'un puits et d'une pompe pour les ablutions.

Entre 1911 et 1913, le Stade Montois fut reconstruit et un embryon de Club Omnisports apparut. En plus du rugby, le Stade souhaitait développer d'autres sports comme l'athlétisme, la course à pied, la bicyclette, la gymnastique, les sauts divers etc... Cette résurrection donna aussi lieu à la création d'une section "d'association" (le nom du football de l'époque) sous la bannière stadiste.

Le nouveau Stade Montois décida aussi de trouver un champ de jeu correct pour le club. Une opportunité, un terrain dit du « Burgalat » s'offrit à eux. Malgré des soucis financiers, le terrain fut acheté et l'inauguration, le 23 février 1912, vit le Stade Montois battre Gabarret sur le score de 35 à 0.

La saison 1912-1913 vit le Stade Montois débiter en 4<sup>ème</sup> série de Côte d'Argent et après une saison 1913-1914, sous le capitanat de Jean Loustau, il fut sacré Champion du Comité juste avant la guerre. Le capitaine du Stade Montois tomba dès les premiers jours du conflit. Le stade dit du Burgalat devint quelques années plus tard le « Loustau<sup>6</sup> ».

---

<sup>6</sup> Actuel Stade vélodrome Jean-Loustau.

Le club, classé en 2ème Série Régionale, ne reprit la compétition qu'en 1921. Les déplacements se faisaient « dans la diligence d'Aristide Banos, voiturier et plus tard dans des camions équipés de bandage et des camionnettes de chez Cluzeau transporteur ».

Dans les années 1930, après sa séparation avec la section football et sous l'impulsion de Pierre Lisse, le club évolua dans sa gestion, mais aussi dans sa conception du jeu, recherchant un rugby plus alerte. Le public se pressa autour des barrières du stade, admirant le jeu spectaculaire favorisé par l'incorporation de scolaires et d'universitaires. Champion de « Promotion » au cours des années 1936-1937 et 1937-1938, le Stade Montois a atteint les sommets de la compétition régionale. A partir de septembre 1939, le club cessa son activité.

### Le football

Aux origines du football montois il y a le club omnisports de l'Etoile sportive montoise créé en 1897. Pourtant il fallut attendre 1907 et l'implantation d'un militaire breton, Georges Calvet, pour que l'Etoile ouvrît une section « association » ou football. Dès la saison 1910-1911, l'Etoile disputa au stade de Saint-Ouen la finale du Championnat de France F.S.G.P.F.<sup>7</sup> contre l'Etoile des deux Lacs, championne de Paris. Malgré un but de Georges Calvet l'Etoile s'inclina 6 buts à 1.



Parallèlement à l'Etoile et malgré quelques débuts difficiles, le Stade Montois développa une section football. C'est ainsi qu'en lever de rideau du Stade montois rugby étaient proposés des matchs de football. Comprenant d'excellents joueurs, la section football du Stade Montois s'illustrera dans la France

entière à l'occasion des matches de Coupe de France<sup>8</sup>. Contrairement au rugby, ses recettes lui permettaient de vivre sans soucis financiers. La section football du Stade Montois demanda son indépendance et le divorce fut prononcé en novembre 1930.

Né en 1930 de la fusion entre l'Etoile Sportive Montoise et la section football du Stade Montois, le Football Club Montois devint le spécialiste montois de la balle ronde. Il évoluait sur le terrain de l'Argenté.

### Le cyclisme

Inventé pour être un moyen de locomotion, le vélocipède devint tout de suite un instrument d'expression sportive. Très vite, les cyclistes se regroupèrent pour pratiquer excursions et courses, si bien que de nombreux clubs virent le jour.

L'union vélocipédique montoise, fondée en 1905, avait son siège social au café de la

#### **Ils ont dit**

« Le 19, courses de vélocipèdes, sans autre incident qu'une exclusion pour deux ans de M. Clément Médinger du vélodrome montois, pour réclamation incongrue. »

<sup>7</sup> Fédération Gymnique et Sportive des Patronages de France.

<sup>8</sup> Le 6 février 1927 le Stade Montois dispute un huitième de finale, le niveau le plus élevé jamais atteint par le club, contre le Club français à Angers. Défaite 4 buts à 0.

Renaissance. Elle était dirigée par Maurice Bernhard alors que J. Lauqué en était le secrétaire et Fernand Arrou le trésorier. A l'époque les cotisations étaient de 1 franc pour le droit d'entrée, plus 50 centimes par mois.

En novembre 1909, une épreuve de 43 km fut organisée à Mugron. La victoire revint à Lacaste, un professionnel de Mont-de-Marsan qui couvrit la distance en 1h24'.

L'engouement pour le vélocipède participa largement à la vague de construction de vélodromes, dont chaque ville importante se dota : Dax, Mont-de-Marsan ou bien Aire-sur-l'Adour eurent chacune le leur. Ils proposaient des courses où se rendait en masse un public aussi bien bourgeois que populaire.



### La gymnastique

Elle était partout présente, en particulier à l'école. Toutes les sociétés sportives à quelques rares exceptions près avaient une section de gymnastique, ce sport étant, avec le tir, fortement encouragé par les élus de la III<sup>ème</sup> République qui voyaient en lui une excellente formation physique des futurs soldats.

### L'athlétisme

L'athlétisme se pratiquait régulièrement dans plusieurs clubs landais. Un championnat avait lieu tous les ans, organisé par l'Union gymnastique et sportive des patronages landais. En 1910, l'Etoile sportive montoise gagna toutes les épreuves sauf le lancer de poids. André Lacaze pour sa part fut vainqueur du saut à la perche avec un bond de 2,55 m. Il remporta aussi le 800 m, le 100m haies et termina second du saut en hauteur avec élan (1,55 m) derrière Puyo (1,58 m), lui aussi de l'Entente sportive.

### Les courses de chevaux

Les courses de chevaux, comme l'escrime, étaient suivies de longue date par la bourgeoisie et la haute société, souvent propriétaires de chevaux. L'hippodrome de Mont-de-Marsan était un des plus courus de la division du Midi. La Société d'encouragement de Mont-de-Marsan, fondée en 1849, organisait régulièrement des épreuves de prestige où les élégantes faisaient admirer leurs dernières toilettes à la mode de Paris, et où il était de bon

#### ***Ils ont dit***

« La Société d'encouragement de Mont-de-Marsan, favorisée par un temps serein, a eu deux réunions [...] Aux dix prix courus, les écuries locales ont fait piètre figure ; car pour tout potage, Penel, Saint-Cricq, Welcome et Courcabo



ton de se montrer. En 1887 le bureau était composé comme suit : le président était le comte de Dampierre, le secrétaire était le baron de Poyferré alors que le trésorier était le notaire Henri Sourdois. Cette année-là, la suppression des paris sur les champs de courses eut des conséquences financières importantes pour la Société. Ainsi leur recette n'atteignit que 3 237 francs contre 4 205

en 1886.

## ■ LES INFLUENCES ESPAGNOLES

La proximité de la frontière a toujours favorisé les relations entre Mont-de-Marsan et l'Espagne. Mont-de-Marsan, de par sa position géographique, a toujours été un point de passage obligé pour les gens qui partaient ou qui revenaient d'Espagne ; qu'il s'agisse de pèlerins, de commerçants ou de soldats. Aussi les influences espagnoles à Mont-de-Marsan étaient très marquées.

### Le commerce

Déjà à l'époque Romaine des échanges existaient. Ces échanges sont avérés grâce à la présence de vestiges d'amphores espagnoles sur le territoire montois.

Depuis l'antiquité, les élites montoises buvaient du vin espagnol. Par exemple, « *en 1746 un pastelero bien acomodado de Bayona bebía vino tinto de Portugal, mientras que las elites de Mont-de-Marsan y de Coutances compartieron un gusto por el jerez* »<sup>9</sup>.

De même les Montois faisaient venir depuis Bayonne de nombreuses laines de Pampelune.

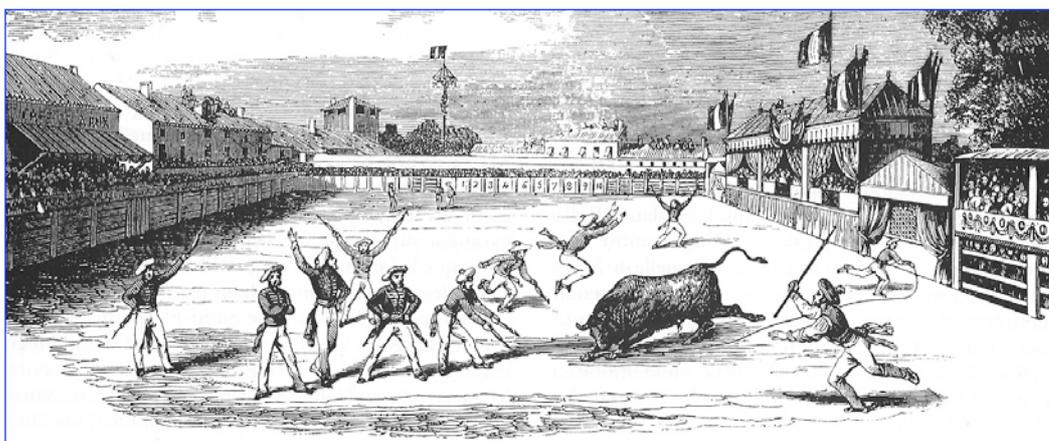
### Les courses de taureaux

Dès le XVII<sup>ème</sup> siècle, Mont-de-Marsan organisa des courses de taureaux.

A cette époque, à la sortie de la messe solennelle, la jeunesse montoise élisait deux "tenanciers" (l'un dans la ville, l'autre dans les faubourgs) chargés d'assurer l'organisation, la sécurité et tous frais des lâchers de taureaux et de bœufs dans les rues de Mont-de-Marsan. Manifestation onéreuse certes, mais honorifique.

#### *Ils ont dit*

« de solenniser la fête de Sainte Marie-Madeleine patronne de ladite ville, même de faire des courses de taureaux par privilège de sa Majesté qui permet aux habitants de se cotiser annuellement de 27 écus et



Courses de taureaux place Saint-Roch vers 1800 (Archives Départementales des Landes)

Dangereuses, ces courses de rues furent cantonnées dans des espaces clôturés. Ainsi on sait que « *les villes de Mont-de-Marsan, Dax, Tartas et Saint-Sever construiraient chacune un cirque entouré de barrières élevées et solides, environné de gradins pour les spectateurs* ». La place Saint-Roch connut alors les premières arènes de la cité. Mais, face à l'affluence des spectateurs dans des arènes de construction si anarchique, la Ville dut intervenir pour imposer des

<sup>9</sup> Arch. Dep. Landes, Es 192, CC 58, 1759; "Les intérieurs domestiques dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les inventaires après décès de Coutances.", *Annales de Normandie*, 1970, p. 305.

normes. Vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, les Montois installèrent sur la place un amphithéâtre en bois enfin digne de leur cité.

En juillet 1878, à la veille des fêtes de la Madeleine, les arènes brûlèrent. La population montoise qui crut à un acte crapuleux, fut profondément émue. Elle mûrit alors l'idée d'une construction en dur, invulnérable. Son emplacement fut choisi sur celui des vignes de la métairie du Plumaçon... Onze ans plus tard, en 1889, les Arènes du Plumaçon y furent inaugurées.



La tauromachie, ou course à l'espagnole, diffère de la course landaise par la mise à mort de l'animal. Les hommes politiques de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, jugeant ce spectacle trop barbare, approuvèrent la loi Grammont qui l'interdit purement et simplement. Ainsi lors des fêtes de la Madeleine de 1884 bien que prévues par la Commission, qui avait publié la composition de la cuadrilla et demandé 12 taureaux à la ganaderia de Colmenar et 14 vaches à celle de Vicente Martinez et d'Aléas, les courses hispano-portugaises furent annulées. En 1887, la commission des fêtes décida de supprimer définitivement les « mascarades espagnoles » au profit des courses landaises véritables « jeux nationaux de Gascogne ». Mais cette interdiction fut de très courte durée...

**Ils ont dit**

« A Mont-de-Marsan, c'est une municipalité, taumache comme l'ensemble de ses concitoyens, qui fît bâtir à grands frais des arènes non pas pour l'argent à gagner, mais pour le plaisir à prendre. »

En 1933, les arènes du Plumaçon furent rénovées et agrandies par l'architecte Franck Bonnefous. Dans la mouvance de l'architecture régionaliste des années 1930, elles se voulurent résolument espagnoles. De plus, Franck Bonnefous avait étudié le style des arènes andalouses au début des années 1930.

Comme les Montois aimaient les courses espagnoles, les toreros le leur rendaient bien. Ainsi Luis Mazzantini n'hésita pas à faire taire dix milles aficionados pour prononcer, en français, le « brindis » suivant : « je brinde à la France et à l'Espagne, aux bons amis Montois et aux jolies femmes de Mont-de-Marsan ! ».



## ■ LES INFLUENCES BASQUES

### La pelote basque

L'ancêtre de la pelote basque est la pilota, jeu grec introduit par les Romains, qui a d'abord donné la paume. Les Basques, grands amateurs de paume, en changèrent un peu les règles et la pratiquèrent non pas face à face mais côte à côte devant un mur appelé fronton. Ce sport, qui prit le nom de pelote basque, remplaça définitivement la paume en 1840. La pelote se jouait en plein air au fronton ou dans des halles nommées trinquets. Ce jeu basque connut un succès considérable à Mont-de-Marsan.



### Les maisons néo basques

Le premier mouvement pavillonnaire débuta à Mont-de-Marsan dans les années 1930. Ce qui retient l'attention dans ce mouvement, c'est la multiplication des villas « *néobasques* ».

Depuis les années 1920, les villas imitant le style basque traditionnel, se multiplièrent dans les stations balnéaires landaises. Cette mode parvint jusqu'à Mont-de-Marsan. A la limite du péricentre et de la périphérie, les villas Lacaze, le long du chemin du Baradé, furent à l'origine du « *néo-basque montois* ». Construites sur le modèle des fermes labourdines traditionnelles, en 1922 et 1929, elles influencèrent le style de nombreux pavillons montois, plus modestes, dans les années 1930-1940.

Le style néo-basque était une combinaison de la ferme labourdine traditionnelle et des villas balnéaires du début du siècle. De la ferme labourdine, considérée comme le seul vrai type de la maison basque, le style néo-basque reprenait les éléments médiévaux : étage en encorbellement, stylisation des contreforts et des pans de bois. Mais aussi le toit à deux pentes et à large débord, les murs blancs, le porche d'entrée... La villa balnéaire, issue de « *l'expérience anglaise* » apportait, elle, une volumétrie plus complexe que la simple ferme basque. Le hall en était la pièce principale avec sa cheminée et son escalier. L'héliotropisme des années 1920-1930 favorisa la multiplication des terrasses, des balcons et des loggias. La villa Mirasol, boulevard Ferdinand-de-Candau, est un bon exemple de villa balnéaire. Ses multiples décrochements sont loin du parallélépipède de rigueur.

Il est curieux que l'on ait privilégié le caractère basque au style landais. La ville possédait pourtant deux beaux spécimens de fermes landaises avec la « *villa Ticouet* » et la « *ferme Bouheben* ». Du reste leurs toits à trois pentes auraient été jugés plus appropriés au climat local. A l'exemple de ce que l'on faisait au même moment à Hossegor, les architectes intégrèrent un caractère landais aux villas néo-basques. Par exemple, on vit apparaître un remplissage de briques disposées en « *feuilles de fougères* » entre les pans de bois colorés. Si l'on en juge par les nombreux exemples, ce style basco-landais emporta un grand succès à Mont-de-Marsan. Il permettait assez facilement de connoter la position sociale de son propriétaire. Il reflétait un idéal de vie tourné vers les loisirs, idéal pratiqué par les plus riches des Montois, désiré par les autres. Aussi peut-on découvrir autour de la rue Léo-Bouyssou tout un quartier HBM<sup>10</sup> de style basco-landais. Œuvre de l'architecte Henri Dépruneaux, sa construction débuta en 1935. Les deux seules écoles construites durant cette période adoptèrent également cette architecture régionaliste. L'école de Saint-Jean-d'Août fut ainsi signée Prunetti, l'un des grands architectes de la station d'Hossegor.

<sup>10</sup> Habitat à bon marché.

## ■ LES INFLUENCES GASCONNES

### La course landaise

La course landaise, dont l'origine remonte au moins au XV<sup>ème</sup> siècle, trouva son assise définitive au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce jeu consiste à descendre dans l'arène, d'y provoquer une vache, la femelle du taureau de combat, mais surtout d'éviter ses attaques avec art et adresse par l'écart et le saut.

Les courses landaises firent tant partie de la vie du département qu'il n'était pas de fête locale qui ne la programmait. Par exemple lors du congrès annuel des pêcheurs et des pisciculteurs du Sud-Ouest, les 9 et 10 avril 1910, la société des Pêcheurs à la ligne de Mont-de-Marsan en proposa une aux arènes de Plumaçon.

Un tel sport, dominant entre tous, se devait de posséder son propre journal. Ce fut fait le 19



Un tel sport, dominant entre tous, se devait de posséder son propre journal. Ce fut fait le 19 mars 1905 quand parut le premier numéro de *La course landaise*, surnommé « la tuile » à cause de sa couleur brique. Joseph Pindat, imprimeur à Mont-de-Marsan, en fut le directeur jusqu'en 1910. Quant au rédacteur en chef, il était l'un de ses fondateurs célèbre sous le surnom de Clic-Clac.

### Lou rampeu

Le jeu de quilles n'est pas seulement lié à l'enfance, c'est aussi un sport qui requiert de nombreuses qualités physiques alliées à un coup d'œil sûr. Jusqu'à la diffusion des sports modernes (rugby, cyclisme...), les quilles furent la principale activité ludique en Gascogne<sup>11</sup>. A chaque région correspondaient différents jeux qui étaient codifiés de manière différente : de trois dit aussi jeu d'aiguilles dans le Lot-et-Garonne ou rampeau dans les Landes ; de six ou de huit, de neuf plus particulièrement dans le Béarn... Par exemple la quille la plus fluette était landaise et la plus grande béarnaise.

<sup>11</sup> Camy J, « Les quilles en Gascogne. Entre jeu et sport », *Terrain*, n° 25, 1995, pp. 61-72.

Typiques aux Landes ou du moins circonscrits au Sud-Ouest atlantique, le rampeau ou *lou rampeu* ont une origine très lointaine. Populaires entre tous, des concours se déroulaient dans tous les villages et quartiers. Mont-de-Marsan n'échappait pas à la règle. Manifestation authentique de folklore, les jeux de quilles se pratiquaient sur des terrains nettement délimités, revêtus selon le cas de terre battue, parfois de terre glaise recouverte de sable ou de copeaux. La piste, dite plantier, était dans les Landes fréquemment encadrée de planches qui modéraient la boule dans ses parcours.



Initialement jeu populaire, le rampeau fut ensuite pratiqué par toutes les classes de la société. Parfois générateur d'incidents, de brutalités et de troubles à l'ordre public, le jeu de quilles suscita des interdictions et des réglementations draconiennes.

### Les chants traditionnels

Les chants traditionnels reflétaient les préoccupations communautaires d'une époque. Ils pouvaient également illustrer des faits historiques. Le chant était beaucoup pratiqué autrefois : tout y était prétexte.

Les chants traditionnels pouvaient se diviser en trois catégories : pour danser, pour travailler et pour fêter.

Les chants à danser étaient ceux que l'on retrouvait en plus grand nombre. Les textes de ces chansons étaient généralement très courts, avec des thèmes de la vie de tous les jours. La noce était une occasion de faire la fête, de chanter, danser durant plusieurs jours. On y trouvait toute une catégorie de chants : pour conduire les époux à l'église, pour la sortie de l'église, des avertissements à la mariée, pour mener les époux à la chambre nuptiale,...

Les chants traditionnels occitans étaient généralement des chants à mémorisation, à répétition où chacun participait sans difficulté, et où l'occitan ne représentait pas un obstacle linguistique.

En Gascogne, il existait un répertoire très important de « chansons de neuf ». On conférait plus particulièrement aux jeunes filles et aux femmes le soin d'entonner une ronde de neuf au son de laquelle se déroulait le très populaire « rondèu ».

La ronde de neuf consistait en une énumération dégressive de 9 à 1, sur des thèmes extrêmement divers et où l'inspiration personnelle des exécutants avait sa place. Certaines mélodies avaient double vocation : chansons de voix lorsque le moment n'était pas à la danse, il suffisait d'en élever le tempo pour qu'elles deviennent chansons à danser.



Dans la société traditionnelle, on chantait autant dans la vie privée que dans la vie publique :

- lors des repas de famille, des noces

- sur les lieux de travail : chantiers, champs
- lors des rencontres de voisinage : veillées et travaux saisonniers
- lors des fêtes calendaires : 1<sup>er</sup> mai, fêtes votives, Noël,...
- dans les tournées de quête
- sous les fenêtres des filles : aubades
- lors des charivaris

A Mont-de-Marsan les chants gascons tenaient une place non négligeable dans la vie des habitants et rythmaient leur quotidien. On peut citer un certain Caillebar, notaire ou avocat montois, qui vers 1815-1820 écrivit des vers gascons dans le Journal des Landes. Il serait l'auteur du très célèbre chant « Lou marcat dous broutics ».

### Le patois

La lutte contre le patois<sup>12</sup> emplit tout le XIX<sup>ème</sup> siècle, atteignant même des sommets à partir des années 1850, où l'usage du patois à l'école fut formellement interdit, aussi bien par le règlement impérial de 1853, que par celui, républicain, de 1880. Ces textes réglementaires s'accompagnaient de sanctions à l'encontre des maîtres récalcitrants.

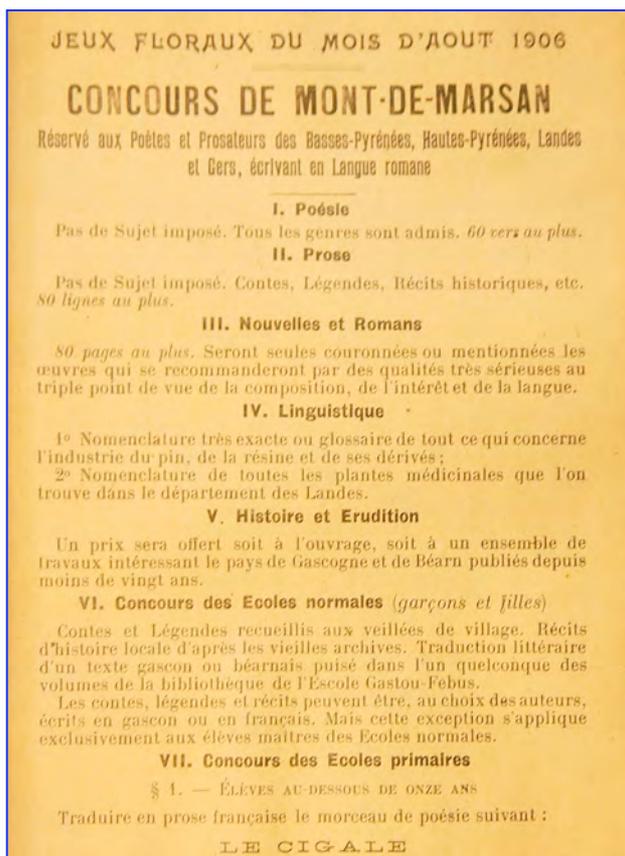
Les enfants eurent interdiction formelle de le parler, même en récréation, sous peine de lourdes punitions. Aussi, imaginons le désarroi et les

#### Ils ont dit

« J'aime, entre toutes nos villes de Gascogne, Mont-de-Marsan, parce que j'y reconnais la capitale méritante de ce pays landais, qui a, plus que

difficultés rencontrées par la plupart d'entre eux, qui ne parlaient que gascon depuis leur plus jeune âge, qui l'entendaient à longueur de journée chez eux et même à la messe, où certains prêtres prêchaient régulièrement en cette langue.

En 1896, les amoureux de la langue gasconne regroupés dans la Société félibréenne créèrent, à l'image de ce que préconisait Mistral<sup>13</sup>, une Ecole de langue d'oc à Pau : l'Escole Gastou-Fébus. Le premier président fut Adrien Planté<sup>14</sup>, l'un des pères fondateurs. En plus d'éditer une revue, *Reclams de Biarn e Gascogne*<sup>15</sup>, la société organisait chaque année une fête en l'honneur des traditions gasconnes. En 1906 ce fut le chef-lieu des Landes qui fut choisi comme lieu de réunion.



le ministère de l'Instruction publique a voulu éviter de laisser étouffer les Français dans une langue qui est interdite car il faut parler tous les jours. Le patois est fait pour faire œuvre de nation (Circulaire du Ministère de l'Instruction Publique de 1905).

<sup>13</sup> Lorsque, en 1854, Frédéric Mistral et ses amis lancèrent le mouvement du félibrige, destiné à défendre la langue et la culture occitanes, ils exprimèrent le souhait que dans chaque région de ce qui avait jadis constitué les provinces de langue d'oc se créent des *Escoles* regroupant les amoureux de cette langue.

<sup>14</sup> Frère de Francis Planté.

<sup>15</sup> Première parution le 1<sup>er</sup> janvier 1897.

Pendant deux jours, les 28 et 29 août, ce fut l'occasion pour *lou Moun*<sup>16</sup> et ses habitants de (re)vivre à la mode gasconne grâce aux nombreux concours de poésie, de traduction, de composition, de linguistique, d'histoire...

---

<sup>16</sup> Mont-de-Marsan en gascon.